

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 69

ESSAI PSYCHO-PATHOLOGIQUE
SUR
JOSEPH FOUCHÉ
(1759-1820)

C'était l'un de ces personnages qui ont tant de faces et tant de profondeur sous chaque face, qu'ils sont impénétrables au moment où ils jouent et qu'ils ne peuvent être expliqués que longtemps après la partie.

(H. DE BALZAC.)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 20 Décembre 1933

PAR

Georges-Marcel-Pierre RIU

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à CETTE (Hérault), le 7 août 1909.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZES, professeur.....	Président.
		PETGES, professeur.....	Juges.
		PERRENS, professeur.....	
		JOULIA, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESEUR

6, Place Saint-Christoly

1933



UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 69

ESSAI PSYCHO-PATHOLOGIQUE
SUR
JOSEPH FOUCHÉ
(1759-1820)

C'était l'un de ces personnages qui ont tant de faces et tant de profondeur sous chaque face, qu'ils sont impénétrables au moment où ils jouent et qu'ils ne peuvent être expliqués que longtemps après la partie.

(H. DE BALZAC.)

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Mercredi 20 Décembre 1933

PAR

Georges-Marcel-Pierre RIU

ELÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à CETTE (Hérault), le 7 août 1909.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		PETGES, professeur.....	Juges.
		PERRENS, professeur.....	
		JOULIA, agrégé.....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESEUR

6, Place Saint-Christoly

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W. DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELLIER, BEILLE, CASSAËT

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL
id.....	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale.....	N.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOUIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie.....	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales.....	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants.....	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.....	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMEN.	Physique médicale et pharmaceutique.....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUILH.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.....	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques.....	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.....	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.....	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.....	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN.
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	GREYX.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.

MM. MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). LACOSTE (Histologie).

PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). PAPIN (Chirurgie générale).

R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	CHARRIER.
id.....	DUFOUR.	id.....	LOUBAT.
Physiologie.....	FABRE.	Obstétrique.....	RIVIÈRE.
Médecine générale.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX.
id.....	DAMADE.	Physique médicale.....	N.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Oto-rhino-laryngologie.....	N.
id.....	N.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.....	VITTE
id.....	N.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac.....	N.
Pathologie médicale.....	DELMAS-MARSALET.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Accouchements.....	RIVIÈRE.		
Ophtalmologie.....			MM. CABANNES (en congé).
Ortopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.....			N.
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....			GOURDON.
id..... Clinique dentaire.....			DELGUEL.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MEMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A LA MEMOIRE DE MA TANTE

A LA MEMOIRE DE MON ONCLE

FRANÇOIS LAPORTE

MORT AU CHAMP D'HONNEUR

A LA MEMOIRE DE MON ONCLE

SIMON CAIRE

A MA MERE

Elle fut toute tendresse.

A MON PERE

Il mit sous mes yeux le plus beau des
exemples : une vie de travail et de
dévouement.

Je leur dois tout. Qu'ils trouvent ici
l'expression de ma grande affection
et de mon infinie reconnaissance.

A MA TANTE
A MON COUSIN

AUX MIENS

A MONSIEUR PIERRE ÔRENFLOT

Qui fut toujours pour moi un maître
et un ami.

A TOUS CEUX QUI ME SONT CHERS

A TOUS MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ PERRENS

*Médecin-chef à l'Asile d'aliénés de Château-Picon,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre.*

Nous fûmes charmé par son bienveillant
accueil.

A MES PROFESSEURS DU COLLEGE

A MES MAITRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX

A MES JUGES

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF BRUN

*Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé
de la Marine et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

*Professeur d'anatomie pathologique et de microscopie clinique
à la Faculté de médecine de Bordeaux,
Membre associé de l'Académie de médecine,
Médecin-chef du Service des contagieux à l'Hôpital d'isolement,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

Nous sommes très sensible au grand
honneur qu'il nous fait en acceptant
la présidence de cette thèse.
Qu'il nous soit permis de l'en remercier.

ESSAI PSYCHO-PATHOLOGIQUE

SUR

JOSEPH FOUCHÉ

(1759-1820)

INTRODUCTION

L'historien amoureux de vérité ou même le psychologue désireux de résoudre les délicats problèmes de l'âme, quand ils parcourent la galerie des portraits révolutionnaires, s'étonnent du relief que le temps a imprimé à tous les visages. Depuis bientôt deux siècles, ils leur sont devenus presque familiers : ceux dont le rôle fut minime n'ont pas trouvé grâce devant le tribunal de l'opinion et sont à tout jamais effacés; mais, par contraste, les « grands » révolutionnaires sont apparus au premier plan : leurs traits se sont accusés, fixées leurs attitudes et leur rôle a été précisé d'une façon définitive.

Voici le torse puissant de Mirabeau, dont la sobre et prenante éloquence essaya dans un dernier effort de concilier les droits du trône et les aspirations du peuple menaçant. Danton, dont la « voix de taureau » ⁽¹⁾ dompta les foules déchaînées, nous fait admirer son mufle de dogue au front

(1) Romain Rolland, *Théâtre de la Révolution : Danton*.

fuyant et découvert, au regard audacieux, à la mâchoire lourde et violente. Quel contraste entre ce gargantua shakespearien athlétique, sanguin, et ce conventionnel de complexion délicate, aux lèvres fines, à l'expression dédaigneuse et inquiétante, que l'on nomma l'Incorruptible.

Enfin, dans la pénombre, semblant fuir la lumière gênante, ce corps maigre, « d'une sécheresse presque spectrale, ce visage immobile et comme muré dans le silence » (2), ces yeux vitreux d'une étonnante froideur, ces lourdes paupières à demi closes, qui laissent entrevoir des pupilles grises de félin; cette manière de sphinx qui semble garder un éternel secret, c'est Joseph Fouché, de Nantes, dont la prodigieuse carrière se déroula de 1759 à 1820, des bords de l'Atlantique où il naquit aux rivages de l'Adriatique où la mort vint le surprendre.

Suivons-le de Nantes à Trieste, en passant par Paris, ce berceau de la grande Révolution, qui dépassant nos frontières, devait pour longtemps faire de notre capitale le centre d'attraction de l'Univers, et essayons de mettre d'accord tous les contrastes de cette vie taillée à tant de facettes.

Nous n'avons point l'intention de faire une réhabilitation, mais de juger l'homme, sans admiration conventionnelle, sans dénigrement systématique. Ni un pamphlet, ni un panégyrique. Trop heureux si une assez longue fréquentation ne nous a pas ajouté, modeste dupe, à une trop célèbre et longue collection. Comme Fouché a trompé tout le monde, tous les historiens qui l'ont étudié, sauf peut-être M. Madelin, ne lui ont pas ménagé les épithètes dégradantes : De Martel ne voit en lui que le régicide. A. Wallon, historien catholique, ne veut se souvenir que du représentant en mission, du proconsul athée de la Nièvre et de l'Allier. Aulard ne lui pardonne pas d'avoir servi d'autres régimes que la République. Coquin, scélérat, Machiavel, Judas de la politique, monstre, sont les

(2) Stéfan Zweig, *Fouché*, p. 4.

qualificatifs qui reviennent le plus souvent sous la plume des auteurs.

Mais pour le médecin, pour le psychiatre, un monstre est toujours plus intéressant qu'odieux, et sans l'acquitter de ses crimes, nous devons lui savoir gré d'être un monstre. Il permet à notre curiosité de mieux étudier les variations et les infirmités de la personnalité humaine. Chez les grands anormaux, instincts, tendances, sentiments, passions, acquièrent un tel relief, se détachent avec une telle netteté, que notre travail s'en trouve d'autant simplifié. De plus, l'expérience acquise à leur contact nous permet de corriger les déviations, de modifier les errements de leurs pareils plus ternes, plus effacés, présentant une symptomatologie plus fruste.

D'ailleurs la collaboration de la Médecine et de l'Histoire semble s'imposer chaque jour davantage; elle ne saurait être plus longtemps différée : l'historien scrute les textes, compulse les archives avec minutie, recueille fidèlement les témoignages, passe les faits au crible de la critique, afin de nous révéler le *comment* des choses; mais si, assoiffé du curiosité, il en veut connaître le *pourquoi*, percevoir nettement les causes pour en déduire à coup sûr les effets, en un mot faire de l'histoire une discipline scientifique, il ne peut plus longtemps ignorer le médecin. Car le médecin seul saura faire la part qui convient à l'influence de la race, du régime de vie, du tempérament des personnages; seul par l'étude de leurs antécédents héréditaires, par la connaissance de leurs manifestations pathologiques, il pourra mettre en pleine lumière ce substratum organique dont l'importance est capitale.

Soulevant l'épiderme des acteurs, les étudiant *intus et in cute*, il sera d'un grand secours au chercheur qui souffle sur la poussière des faits, et la critique médico-historique née de leur collaboration sera un des plus sûrs garants de l'histoire scientifique. Littré et Sainte-Beuve, qui, avant le Docteur Cabanès, en furent les fondateurs, n'avaient-ils pas de sérieuses bases médicales?

Telles sont les raisons qui nous ont amené à croire intéressante une étude psycho-pathologique sur J. Fouché. On va nous reprocher sans doute d'être un « détrousseur de cadavres » ; et nos maîtres vont-ils nous pardonner de les avoir fait sortir de leur domaine habituel pour les conduire à ces « confins de la médecine », si familiers pourtant à certains d'entre eux ? C'est presque de l'irrévérence, à coup sûr de la prétention.

Cependant, à leur vue, notre esprit se rassure, car nous savons leur indulgence pour la jeunesse, quand son insouciante étourderie laisse deviner une évidente bonne volonté.

ABREGE BIOGRAPHIQUE 31.

Joseph Fouché naquit au Pellerin (Loire-Inférieure) le 19 septembre 1759 dans une famille de marins. Physiologiquement dépourvu, d'une complexion délicate, il ne put, comme ses ancêtres, se livrer au négoce maritime et entra dans la Congrégation de l'oratoire. Il professa tour à tour à Juilly, à Vendôme, Arras, Saumur et Nantes. Au début de la Révolution, alors qu'il était principal du Collège de Nantes, il se lança dans la politique.

Il fut élu député de la Loire-Inférieure à la Convention nationale, vota la mort du roi le 16 janvier 1793.

Le 9 mars 1793, la Convention l'envoya avec Villers dans la Loire-Inférieure pour y activer la levée de 300.000 hommes décrétée le 24 février précédent. Le 24 juin, il reçut une mission dans les départements du Centre et de l'Ouest, en vue « d'inviter et requérir les citoyens à prendre les armes contre les rebelles de la Vendée ». Il se rendit à Troyes, où il assura le triomphe du parti montagnard, puis à Nevers, où, de concert avec Chaumette, il fit une célèbre tentative pour détruire le christianisme et en préparer le remplacement par le culte de la Raison.

Le 30 octobre, il fut envoyé à Lyon avec Collot-d'Herbois où ils partagèrent la responsabilité des mitraillades et des actes de vandalisme.

Rentré à Paris, il entra en lutte avec Robespierre, fut

(1) Le plan que nous avons adopté dans cette étude ne respectant pas l'ordre chronologique et donnant à notre travail un aspect assez décousu, nous avons cru bon, pour en faciliter la compréhension, de rappeler brièvement les principaux épisodes de la vie de Fouché.

longtemps marqué pour l'échafaud, mais sut, par d'habiles intrigues, et grâce à une ténacité et un sang-froid remarquables, préparer le 9 thermidor et sauver sa tête.

Mais quand la réaction eut triomphé, de nouveaux périls le menacèrent. Dénoncé à la séance du 13 germinal an III, au moment des premières proscriptions contre les montagnards, il bénéficia d'abord de l'ordre du jour, puis fut décrété d'arrestation. L'amnistie du 4 brumaire an IV lui rendit la liberté.

Lié avec Babœuf et ses amis, il dénonça leurs projets au Directoire, et, en récompense, fut nommé, par l'influence de Barras, ministre plénipotentiaire à Milan (vendémiaire an VII). Au mois de prairial suivant, il fut accrédité comme ambassadeur en Hollande et nommé, le 2 messidor, ministre de la police générale.

Il aida Bonaparte à faire le coup d'Etat du 18 brumaire et contribua à la consolidation du nouveau régime.

Le premier Consul le nomma sénateur et titulaire de la sénatorerie d'Aix et le combla d'argent. Le 24 avril 1808, il fut nommé comte de l'Empire, et, le 15 août 1809, duc d'Otrante. Après l'établissement de l'Empire, Fouché fut rappelé le 10 juillet 1804 à ce même ministère de la police qu'il avait dû quitter le 15 septembre 1802 après l'affaire de la machine infernale.

Mais, dès que le ministre de l'Empereur prévint la chute du « Maître » (1809), il commença à intriguer avec les Bourbons d'une part et avec les républicains de l'autre. Chargé à ce moment-là d'assurer l'intérim du ministère de l'intérieur, il prit sur lui d'ordonner à Bernadotte d'aller repousser un débarquement des Anglais dans l'île de Walcheren (Hollande). Après le succès de cette entreprise, il poussa la hardiesse jusqu'à négocier secrètement avec l'Angleterre.

Napoléon le remplaça au ministère de la police par Savary (3 juin 1810).

Au retour de l'île d'Elbe, il redevint ministre de la police de Napoléon. Après Waterloo, il insista pour l'abdication,

devint président de la Commission de gouvernement nommé par les Chambres (23 juin 1815) et se tourna vers les Bourbons. Il négocia avec M. de Vitrolles le retour de Louis XVIII sur le trône de France.

Louis XVIII accepta ses services, et il fut pour la quatrième fois ministre de la police. Il s'opposa tant qu'il put aux mesures de proscription et de réaction violente. Il signala publiquement, dans des rapports et des notes, les dangers de la politique ultra-royaliste. Mais, atteint comme régicide par la loi de 1816, il se vit fermer les frontières de la France. Il se retira à Prague, et alla finalement finir ses jours à Trieste, où il mourut le 23 décembre 1820.

Il s'était marié deux fois : d'abord en 1792, avec Jeanne Coiquaud; puis, en août 1815, avec Mlle de Castellane, qui lui survécut jusqu'en 1850.

CHAPITRE PREMIER

LA FORMATION DU FUTUR DUC D'OTRANTE

Une dynastie de marins. — Un héritier chétif et laid. — Portrait. — Fouché entre à l'Oratoire. — Il ne prend pas les ordres majeurs. — Sa vie à l'Oratoire. — Hygiène. — Hygiène alimentaire. — Une jeunesse studieuse. — Une activité débordante. — Un observateur. — Un disciple de Loyola. *Résumé.* — Influence de la race, du milieu, du moment. — Un Breton, un vagotonique, un cérébral.

Joseph Fouché vit le jour à Nantes le 31 mai 1759 dans une vieille famille de marins, « capitaines au long cours depuis un siècle environ, commerçants, doublés, grâce aux luttes sans cesse renaissantes avec l'Angleterre, de soldats, parfois de corsaires » (1). Rude métier, exigeant de ceux qui l'exerçaient une constitution solide, un corps rompu aux pénibles efforts, au froid, au vent, aux coups de mer, souvent aux privations, toujours à la souffrance.

Le capitaine au long cours J. Fouché, qui, l'année précédente, venait de perdre en bas âge son fils aîné, devait rêver d'un héritier sain et robuste qui s'intégrerait à la chaîne familiale et consacrerait sa vie au négoce maritime.

Ce fut donc une grosse déception, dans cette famille bourgeoise où les traditions se conservaient, de constater de bonne heure qu'un descendant mâle fût incapable de tenir un jour sa place dans la petite « dynastie » de marins. Car le jeune Joseph, de l'avis de tous les contemporains, était frêle, malin-

(1) Louis Madelin, *J. Fouché*, p. 2.

Nous ferons tout au long de notre travail de nombreux emprunts au magistral ouvrage de M. L. Madelin, qui reste l'historien impartial et définitif du duc d'Otrante.

gre, d'une pâleur cadavérique; des membres maigres pour une taille assez haute, un thorax étroit, agité par une incessante toux, une aversion déjà très marquée pour tout effort physique, l'impossibilité de supporter la mer dont il avait le mal, c'était plus que suffisant pour décevoir les espoirs des parents et éloigner à tout jamais ce fils de marins du cabotage et de la traite.

A la déception des parents que, peut-être involontairement, ils laissèrent souvent deviner, l'humiliation de l'intéressé ne le cédait en rien : clairvoyant et subtil, il souffre dans son amour-propre de cette infériorité physique, car la déchéance est complète : à la faiblesse s'est ajoutée la laideur : « Son corps maigre, d'une sécheresse presque spectrale » (2), son visage étroit, osseux, anguleux, son nez incisif, ses cils courts et incolores, ses cheveux minces et répartis par mèches, enfin, ses yeux gris, qui se faisaient à volonté vagues, fuyants et ternes, tout dans cet homme reflète une vitalité très limitée, tout dans ce visage deshérité laisse une impression pénible de laideur.

Talleyrand, qui offre avec Fouché beaucoup de points communs, nous raconte qu'il fut « méprisé de ses parents comme un être disgracié qui n'était bon à rien ». Et la confession qu'il fit à Mme de Rémusat aurait pu aussi bien sortir de la bouche de son futur rival : « La manière dont se passent nos premières années influe sur toute la vie, et si je vous disais de quelle façon j'ai passé ma jeunesse, vous arriveriez à vous moins étonner de beaucoup de choses. » Ce fut alors, continue Mme de Rémusat, qu'il me conta, que, « estropié, se trouvant aîné dans sa famille, et par son accident trompant les espérances et même les convenances qui, avant la Révolution, destinaient tout aîné d'une noble famille à l'état militaire, il avait été repoussé de son intérieur, renvoyé en province près d'une vieille tante. Sans le faire rentrer dans la maison paternelle, on l'avait ensuite placé dans un séminaire, en lui

(2) Stefan Zweig, p. 20.

signifiant qu'il embrasserait l'état ecclésiastique pour lequel il n'avait aucun goût » (3).

Talleyrand, qui n'avait pu embrasser la carrière des armes, était entré au séminaire de Saint-Sulpice; c'est à l'Oratoire de Jésus, à Paris, qu'en 1784, sur les conseils du P. Durif, se présente J. Fouché. Il devait y passer dix années de sa vie, à Juilly d'abord, comme élève; comme professeur à Vendôme, Saumur, Paris et Nantes. Mais ce jeune adolescent intelligent et sans doute ambitieux n'a pas lui non plus la vocation ecclésiastique. Peut-être a-t-il rêvé, à l'image de ses ancêtres, d'un vaste champ d'action, de larges horizons; peut-être a-t-il hérité d'eux le goût de l'aventure, l'amour de l'évasion? Puisque, physiologiquement dépourvu, le voilà prisonnier, esclave de son corps chétif et condamné à être un termite, pourquoi ne pas se ménager une issue, se garantir une retraite? Le jeune oratorien ne prend pas les ordres majeurs : il ne sera jamais un prêtre. Ici se manifeste déjà un des traits dominants de son caractère : ne s'enchaîner à rien, ne se lier avec personne d'une façon définitive, avoir la possibilité de changer et d'aller ailleurs. « A l'église, il ne se donnera que temporairement et pas tout entier; il ne se donnera pas davantage plus tard à la Révolution, au Directoire, au Consulat, à l'Empire ou à la Royauté; même à Dieu et encore moins à un homme, J. Fouché ne s'engage à être fidèle sa vie durant. » (4).

Ces dix années qu'il va passer à l'Oratoire auront une influence capitale sur l'homme : de 20 à 30 ans, à l'âge où l'âme ouverte à toutes les influences se modèle, où la personnalité se développe pour acquérir un immuable relief, où le contact des hommes et la pratique de la vie modifient puis fixent définitivement en nous tendances et sentiments, où les sens déjà exigeants veulent des satisfactions immédiates, ces dix années, qui font du jeune homme encore hésitant un

(3) Lacour-Gayet, *Talleyrand*.

(4) Stefan Zweig, *Fouché*, p. 13.

homme armé pour les luttes de la vie, Fouché les passe dans les cloîtres et les réfectoires silencieux, menant la vie monacale des autres religieux, replié sur lui-même comme la corolle que ne baigne plus le soleil.

Puisqu'il a eu à souffrir de son infériorité physique, puisque la nature, parfois si prodigue, l'a cruellement déshérité, puisque cette guenille ne peut être désormais pour lui qu'un sujet de soucis et d'humiliation, s'en libérer, et, pour s'en libérer, l'ignorer le plus possible, telle va être sa devise.

Et d'abord, il va éliminer tout ce qui est effort physique : il a horreur de faire jouer ses muscles. Même la marche lui répugne. Si le mouvement l'intéresse, c'est non pas pour le pratiquer, mais pour l'étudier, en connaître les lois, dans le calme de son cabinet de physique.

Il ignore également les plaisirs de la table : il mange peu, et surtout peu de viande. Il prend de maigres repas, si l'on peut donner ce nom à l'infâme brouet spartiate qu'il absorbe dans le minimum de temps : comme Napoléon, il ne restera jamais plus d'un quart d'heure à table. Il boit peu, et de l'eau seulement. Comme Talleyrand, il a horreur de l'alcool ; du vin et des liqueurs : gardant, quand il la connaît, la vérité pour lui tout seul, il ne veut à aucun prix abandonner à Bacchus le contrôle absolu de sa langue. Cette hygiène alimentaire n'est point faite pour atténuer la pâleur de son visage, combattre son anémie, colorer ses muqueuses, accélérer son pouls, qui battait, dit-on, très lentement ; encore moins pour fortifier sa santé et ranimer cette flamme à demi éteinte. Si bien que lui-même finit par s'en préoccuper : « Sitôt que je serai débarrassé de mes élèves, écrit-il à sa sœur, j'aviserais au moyen de porter mon corps ou plutôt ma frêle lanterne au Pellerin. Vous ne m'avez jamais vu si maigre ; mes os traverseront sous peu toute ma garde-robe ; j'ai besoin de deux mois pour me remplumer. Dites je vous prie à ma tante que je me repose sur elle du soin d'habiller mes flûtes. »

Le souci de l'habillement, de la toilette, il ne le connut jamais. D'ailleurs, l'habit noir tout râpé de l'Oratoire convenait très bien « à sa physionomie de pédant de séminaire ». Toute sa vie, il conserva des goûts simples et une tenue modeste. « Vêtu presque toujours de couleurs sombres et de coupes surannées, il poussait la simplicité jusqu'à la négligence, et les mauvaises langues disaient qu'il la poussait plus loin encore. Le pire était que, pour ne point perdre une heure, il avait pris l'habitude de donner certaines audiences urgentes soit dans son lit où il ne dormait guère, soit en vaquant aux soins de sa toilette, ce qui faisait paraître aux yeux de tous que cette toilette était peu raffinée. » (5).

Ainsi, délivré de contingences ennuyeuses, débarrassé des petits soucis de l'existence, négligeant toujours l'accessoire au profit de l'essentiel, le jeune oratorien va consacrer toute son énergie à l'étude des sciences et de la littérature; il emploiera ses loisirs à mieux connaître les hommes, à se mieux connaître lui-même.

Il étudie le latin et la théologie, s'adonne avec enthousiasme aux mathématiques, à la chimie, à la physique. « Le jeune physicien remplissait le collège, la ville et la province de ses démarches actives pour enrichir son « cabinet de physique. L'invention des ballons, des paratonnerres, toutes les découvertes récentes, excitaient sa fièvre. Sa passion était grande, surtout pour l'aérostation; il devait faire, en 1791, à Nantes, une ascension qui intéressa fort le public. Dès 1786, il avait, au Collège de Vendôme, vu présider aux thèses de ses élèves l'inventeur des montgolfières, alors en vacances chez le comte de Rochambeau. » (6).

Esprit positif, il préfère aux nébulosités de l'abstraction, la rigoureuse exactitude des disciplines scientifiques. La théologie l'ennuie, mais il lit avidement Pascal, dont le style lumineux l'éblouit; Voltaire, dont il apprécie l'esprit caustique.

(5) L. Madelin, *Fouché*, p. 381.

(6) Id., *ibid.*, p. 13 (voir note du bas de la page).

C'est surtout dans son laboratoire qu'il se plaît, car il adore faire des expériences. D'ailleurs, l'avenir montrera que l'ex-physicien trace toujours et d'abord le parallélogramme des forces; il oscille, il hésite avant de prendre position, car il sait que la balance oscille elle aussi continuellement. Il sait attendre que le fléau ait définitivement penché d'un côté ou de l'autre.

« Lorsque, de son œil vif, Fouché a envisagé les deux aspects d'une situation, lentement, mais sûrement, il s'avance vers la solution : il ne vit pas comme on le croit au jour le jour, mais il sait que le nombre des problèmes est infini et qu'il les faut résoudre les uns après les autres. Il en est qu'il résout avec une si remarquable dextérité, il est des théorèmes qu'il démontre avec une si rare précision, qu'on est tenté de les faire suivre du C. Q. F. D. traditionnel. C'est dans son laboratoire encore qu'il s'exerce aux dosages des éléments, aux soins minutieux du savant qui sait qu'une négligence, si petite soit-elle, peut tout perdre, à l'observation patiente mais attentive des phénomènes qu'il provoque. Là où un mathématicien pur échoue par une vision trop droite, le chimiste habitué à tenir compte des circonstances ambiantes réussira. Ce sera l'histoire de ces deux amis de la Convention : le mathématicien Condorcet, le physicien Fouché. » (7). Ainsi s'exprime M. Madelin. Evidemment, c'est faire peu de cas du tempérament, du caractère, et surtout de la moralité des deux conventionnels : il n'en reste pas moins vrai que c'est à l'Oratoire que Fouché avait appris à tempérer l'esprit géométrique par l'esprit de finesse : à l'imperturbable logique du raisonnement mathématique, il saura joindre désormais la précieuse finesse de la dialectique.

A Juilly, à Vendôme, à Saumur, à Paris, il se fait remarquer par une activité débordante, par une inlassable persévérance : il ne connaît point le repos.

Le souci de sa classe, la lecture des dossiers et des livres

(7) L. Madelin, p. 33.

amoncelés dans son cabinet de travail, les nombreuses expériences qu'il tente dans son laboratoire, sa passion pour les travaux aérostatiques, absorbent largement son temps. Levé tôt, couché tard, ce jeune physicien fait preuve déjà d'une activité au-dessus de la normale.

Cet homme qui semble toujours prêt à défaillir, qui a l'air d'une flamme toujours sur le point de s'éteindre, il est doué d'une résistance remarquable. Mystérieuse puissance de la volonté : on ne peut s'empêcher de penser à la peinture de Guillaume de Nassau par La Bruyère : « Cet homme pâle et livide, qui n'a pas sur soi dix onces de chair, que l'on croirait jeter à terre d'un souffle et qui fait néanmoins plus de bruit que quatre autres et met tout en combustion. » Plus le temps passera, plus les circonstances se feront graves; plus les responsabilités qui pèseront sur ses épaules seront lourdes, et plus Fouché redoublera d'énergie et d'ardeur, comme si les ressources de sa nature étaient inépuisables. Cette activité consacrée à l'Oratoire à la glorification du rêve, il saura plus tard la dispenser aux nécessités de l'action; il écrira à Pasquier, en 1815 : « Comme si, pour faire quelque chose de vraiment utile à ceux que l'on veut servir, il ne fallait pas avant tout avoir la main à la pâte. » Et c'est une lettre de reconnaissance envers l'Oratoire qu'il acquittera dans cette lettre à Gaillard : « Je ne suis pas homme à occuper une place sans en remplir les devoirs... Je me suis fait de bonne heure des habitudes de travail et de méditation qui m'ont occupé dans ma disgrâce après avoir assuré le succès de mon ministère. » (8).

Mais si, d'aventure, ses travaux lui laissent quelque répit, si la stricte discipline de l'Oratoire lui permet des loisirs, alors il observe, détaille, scrute les âmes, pénètre les personnalités : ainsi se forme le futur diplomate, le futur ministre de la police. Grâce au contact étroit qui est de règle à l'Oratoire avec cette jeunesse animée au fond des mêmes passions

(8) Fouché à Gaillard. Papiers de Gaillard.

que le reste de l'humanité; mais qu'il faut combattre ou plutôt diriger, le sens gouvernemental se forme.

A bien étudier la petite dynastie d'hommes d'Etat professeurs, dont en notre siècle Fouché a été le premier, il est impossible de ne pas retrouver chez ces autoritaires ou chez ces libéraux, quel que soit le régime qui les ait employés, ce mélange de fermeté et de diplomatie : chez le confrère Fouché une bienveillance naturelle avait tempéré mieux que chez quiconque la fermeté professorale. » (9).

C'est à l'Oratoire que Fouché est passé maître dans l'observation et la connaissance des hommes : « Vous savez que ma qualité dominante est celle de l'observation », écrira-t-il à Gaillard le 5 septembre 1820.

C'est à l'Oratoire encore qu'il s'astreint à mettre en pratique le γυνῶσι σεαυτὸν platonicien : il s'étudie, s'analyse, fait comme Sénèque, qu'il lisait beaucoup, de fréquents examens de conscience; il apprend ainsi à connaître ses points faibles, à évaluer sa force, à mesurer ses possibilités. Il médite et réfléchit. C'est à la même école qu'avait été élevé cet autre grand diplomate que fut Talleyrand; et le prince de Bénévent sut reconnaître plus tard tout ce qu'il devait au Séminaire de Saint-Sulpice : « Je me sentis isolé, sans soutien, toujours repoussé vers moi; je ne m'en plains pas, car je crois que ces retours sur moi-même ont hâté ma force de réflexion. » Le futur duc d'Otrante sut acquérir encore à l'Oratoire cette incomparable discipline de la domination de soi-même. Il dompte sa nature par les exercices de Loyola, s'entraîne à ne jamais extérioriser ses sentiments, à ne jamais trahir ses pensées. « La technique du silence », le grand art de la dissimulation, qui serviront plus tard au diplomate et au policier, viennent admirablement compléter sa nature déjà si hermétique : car ce Breton tient de sa race un caractère taciturne et peu communicatif; une répulsion innée pour la confidence. Jamais il ne se livre, pour tous il reste une énigme. Homme

(9) L. Madelin, p. 33.

du Nord, il n'a pas du méridional, comme Murat, par exemple, les élans fougueux, ni les affaissements complets, pas même comme Talleyrand cette sereine et paresseuse confiance dans le destin; il ne se décourage, ni ne se résigne; cet homme, que n'abattirent jamais ni les mécomptes, ni les déceptions, croira toujours à sa fortune, mais y travaillera sans se lasser. Son impassibilité, du reste, l'aidera grandement à triompher de l'adversité : « Jamais on ne put découvrir un signe visible de colère, d'irritation, d'émotion, sur son visage immobile et comme muré dans le silence. » (10). Mme de Staël le déclarait le plus « impénétrable et le plus insaisissable des hommes ». Robespierre lui-même, au moment de leur lutte, lui lancera en pleine Convention la fameuse apostrophe : « Craint-il que sa triste figure ne présente visiblement que le crime, que six mille regards fixés sur lui ne découvrent dans ses yeux son âme tout entière, et, en dépit de la nature qui les a cachés, on n'y lise ses pensées? » L'Incorruptible les redoutait ces yeux, « que la nature avait cachés pour permettre à cet homme de dérober son âme derrière son impénétrable voile ».

En résumé, si, suivant à la lettre les conseils du Docteur Cabanès, nous essayons de dégager les influences diverses qui ont agi sur ce jeune oratorien encore plastique, nous devons faire la part qui convient à l'influence de la race, du tempérament, du régime de vie du personnage.

De sa race, il a hérité ce caractère volontiers renfermé, cette aptitude à l'isolement, à la méditation; une certaine aversion pour la confidence; il lui doit encore un amour inné du travail, une persévérance que rien ne lasse, une énergie toujours renouvelée et sans cesse croissante. Écoutons M. Madelin; il a noté dans une page magistrale, qui mérite d'être citée dans son intégralité, cette action des milieux traversés : « Chez ce fils de marins, il y a en substance les qualités d'énergie, d'opiniâtreté, d'activité, de sang-froid,

(10) St. Zweig, p. 13.

qui font au milieu des tempêtes et des orages de la vie publique, de cet homme grêle et faible, un nautonier tenant d'une main ferme le gouvernail de sa barque ou dirigeant avec un sang-froid imperturbable le vaisseau qui lui est confié; toujours prêt à rassurer, à encourager l'équipage affolé, par un flegme qui est la première qualité du marin et de l'homme d'Etat.

» Il a appris de bonne heure aux conversations des siens que lorsqu'on a le vent contre et qu'on veut avancer, le mieux n'est pas de lutter en face, car c'est de la folie, mais de louvoyer; il louvoie et ruse avec la vague. Et jamais de découragements; le bâtiment échoué, on le renfloue, et lorsque, dans une tempête, le bateau a sombré, si la vie est sauve, on regagne le port sur le plus frêle esquif, et quelques semaines après on repart au pays lointain, défiant plus que jamais la vague, l'écueil et le vent, puisqu'on les connaît mieux. Les trésors d'énergie, de prudence et d'opiniâtreté accumulés par des générations de marins se condensent en cette âme, mal servie pour le métier lui-même par un corps trop frêle; mais ils vont se dépenser ailleurs. »

Son tempérament? Le futur ministre de la police nous paraît doué d'une « constitution vagotonique » ⁽¹¹⁾. Son pouls est lent, tout au moins ralenti; sa pupille contractée en myosis, ses yeux enfoncés, son regard dur ⁽¹²⁾; avec la pâleur des téguments, nous avons là les symptômes cardinaux de l'*hypertonie du parasymphatique*, si l'on peut faire foi sur les acquisitions récentes de la physiologie, qui, il faut bien le dire, ne correspondent pas toujours à la réalité des faits. Quant au mal de mer, point n'est besoin de faire une description clinique pour reconnaître le tableau d'un syndrome à vagotonie initiale. ⁽¹³⁾ Or, Fouché était très sensible, nous l'avons vu, au mal de mer. Quand il sera disgracié par Napo-

(11) Guillaume, *Le sympathique et les systèmes associés*, Masson, 1921.

(12) Toutes les descriptions des contemporains concordent : Barère, IV, 208; Mme de Chatenay, II, 39; Ch. Nodier, II; De Ségur, Meneval, etc.

(13) Guillaume, *op. cit.*

l'éon, il partira en hâte pour l'Italie et se rendra à Florence. Mais il recevra de Paris des nouvelles tellement alarmantes qu'il s'embarquera à Livourne dans l'intention de passer aux États-Unis. Le mal de mer, nous dit Mahul ⁽¹⁴⁾, le prit avec tant de violence qu'il fut sur-le-champ obligé de se mettre à terre.

De son régime de vie, il gardera tout au long de son existence cette résistance au luxe et à l'ostentation qui forceront l'admiration même de ses ennemis. Ni les femmes, ni l'alcool, ni le jeu, ne le tenteront : cet homme sera sans passions.

Taine, un des premiers, fit intervenir dans la science historique cette loi de la race, du milieu, du moment, dont l'histoire est restée d'ailleurs un peu étriquée. Incontestablement, Fouché doit beaucoup au milieu qui fut le sien pendant dix années : l'Oratoire. Il lui doit surtout cet esprit singulièrement mûri, bourré de connaissances variées, ayant abordé tous les genres, depuis le latin à la théologie jusqu'aux mathématiques et à la chimie.

Mais il semble que ce développement prodigieux des facultés intellectuelles se soit fait aux dépens du cœur chaque jour plus atrophié et plus sec.

C'est cette prédominance des facultés intellectuelles sur l'affectivité, cette dysharmonie dans la répartition des aptitudes que nous allons maintenant étudier.

(14) Mahul, *Annuaire nécrologique*, 1820.

CHAPITRE II

UN CERVEBRAL

(Etude analytique.)

I. — Facultés intellectuelles : Mémoire; jugement. Activité.

II. — Facultés affectives : Emotion; sentiments; passions.

III. — Dysharmonie dans la répartition des facultés.

Justification du diagnostic : un hypéractif et un cérébral.

Parvenu à l'âge où l'individu est en pleine possession de ses moyens, dans la plénitude de sa force intellectuelle, Fouché nous apparaît comme un homme merveilleusement doué, ayant su développer, affiner, discipliner les qualités innées que la nature, par une juste compensation, lui avait généreusement prodiguées : on ne saurait lui dénier une intelligence à la fois vive, claire et compréhensive.

MÉMOIRE.

Fouché fut servi par une mémoire des plus fidèles, exercée à l'étude politique par le professorat : non pas cette mémoire brute qui est la répétition pure et simple du passé ou sa simple restauration, non pas cette forme mécanique que l'on nomme « mémoire habitude », mais « une mémoire organisée, qui, au lieu d'être la reproduction intégrale des impressions antérieures, est une sélection, un triage spontané ou réfléchi de ces impressions ». Pour le ministre de la police, elle ne constitue pas une hotte qu'il s'agit de bourrer ou de remplir; il sait faire usage de ce qu'il y met » (1).

Elle lui avait permis à l'oratoire d'assimiler les matières

(1) M. Dugas, La mémoire et l'oubli, 63.

les plus diverses et les plus arides : de « fixer » les théorèmes de la géométrie, les lois de la chimie; « d'évoquer » les règles de la théologie; de « reconnaître » une page de Sénèque ou une pensée de Pascal. Quels services ne va-t-elle pas rendre à celui qui, depuis son cabinet du quai Voltaire, veille au fonctionnement d'un organisme dont les réseaux ne s'étendent pas seulement de Bruxelles à Bayonne et de Brest à Turin, mais on peut le dire de Pétersbourg à Cadix et de Londres à Vienne. Lui-même, Madelin avoue sa surprise : « A étudier la masse énorme de bulletins quotidiens, on est étonné de voir si peu d'erreurs, si peu de malentendus. »

Le Docteur Pierre Janet a été amené à situer la mémoire à un niveau très élevé dans le développement de la vie mentale : « La mémoire est un acte social... un homme tout seul n'a pas de mémoire et n'a pas besoin de mémoire. » Cette interprétation sociologique ne fait que mieux ressortir de quelle utilité elle devait être au ministre de la police : lui qui devait rendre compte à l'Empereur des faits et gestes de milliers d'individus répartis sur un territoire qui chaque jour voyait reculer ses limites.

JUGEMENT.

Mais la mémoire, en tant que le passé s'y trouve nettement distingué, n'est possible que par le jugement, « type de l'activité proprement psychique, opération fondamentale de l'intelligence ». Or, qui mieux que Fouché sut substituer au processus d'analyse le processus de synthèse ? Sa création du ministère de la police, son œuvre maîtresse et essentiellement personnelle, en est une preuve suffisante. Seul, par ses propres moyens, il mit au jour ce merveilleux mouvement d'horlogerie d'une extraordinaire précision, animé par cet infatigable moteur : lui, le ministre.

« Fouché nous apparaît comme un homme d'Etat de l'école positiviste qui, en face d'une situation complexe et d'un ensemble de problèmes, va s'appliquer à les envisager, à les

étudier et à les résoudre l'un après l'autre et à l'heure exacte qu'auront fixée les circonstances; car s'il sait parfois s'élever à des considérations de haut vol, il ne s'y décidera qu'après une minutieuse étude du terrain où il prend son essor: » (2).

Si son œil va aux moindres détails, il ne s'y attarde pas; il sait prévoir, envisager une situation dans son ensemble et planer très haut. Abandonnant le terre à terre de son métier quotidien, il passe volontiers aux considérations les plus hautes, aux vues les plus larges, aux dissertations de philosophie politique, à l'exposé parfois éloquent, toujours net des grands principes du gouvernement : ainsi apparaît au-dessus du policier avisé et du politicien habile l'homme d'Etat aux conceptions fortes auquel ses adversaires même rendent parfois hommage.

Fleury, très hostile, l'appelle : « un des premiers hommes d'Etat de la France », et Fievée, toujours si haineux à son égard, reconnaissait « qu'il voyait les choses d'assez haut » (3). Il fait preuve d'un remarquable esprit critique, n'acceptant jamais rien sans contrôle; il n'est ni crédule ni sceptique. Esprit cartésien, il prend toujours comme règle l'évidence.

Enfin, l'ex-mathématicien se signale sans cesse par une rigoureuse logique, et M. Madelin fait remarquer qu'il ne se départira jamais, durant sa carrière politique, de la règle qu'il s'était tracée en y entrant : maintenir sous tous les régimes les idées et les institutions de la Révolution. Et c'est à cette idée qu'il subordonne désormais toutes choses : principes, opinions, affections, sentiments et projets.

L'ACTIVITÉ.

Mais « la pensée, a dit Valéry, n'acquiert sa valeur que par sa lutte avec le réel ». Fouché, l'infatigable professeur de l'Oratoire, sera toute sa vie un travailleur acharné, met-

(2) L. Madelin, *Fouché*, p. 420.

(3) L. Madelin, p. 462 et *passim*.

tant toujours, comme il aimait à le dire : « la main à la pâte » et méprisant le repos. « Il avait fallu, dit Madelin ⁽³⁾, l'activité du citoyen Fouché de Nantes, nommé ministre de la police générale par arrêté du 2 thermidor an III, pour faire du ministère de la police générale le grand rouage politique de la république et un précieux instrument de règne... Aussi bien Fouché n'était pas homme à accepter une tutelle : il n'avait pas attendu les observations de l'Empereur pour assurer contre toute usurpation sa prérogative de chef. Il restait donc chargé de coordonner, diriger, surveiller, administrer d'une façon souveraine les diverses divisions de son département. Il s'était réservé de réunir dans sa main tous les fils de la police. »

Il épie, surveille, signale, réprime. Il est le *deus ex machina* de cette formidable puissance qu'est la police, car son attention se porte des grandes aux petites choses. Le ministre, à son sens ⁽⁴⁾, doit se mettre en contact avec les hommes marquants ou influents de toutes les opinions, de toutes les doctrines, de toutes les classes supérieures de la société. On le vit fréquemment opposer ses renseignements personnels à ceux de ses agents. Du reste, il est toujours le mieux renseigné. Il est aussi le plus actif agent de son ministère, ne dédaignant nulle besogne. Il n'a rien d'un ministre qui règne et ne gouverne pas.

Ce besoin d'activité est si grand qu'il trouve son emploi aux plus basses intrigues : il fait surveiller l'Empereur par des mouchards, soudoye sa femme et son secrétaire, le brouille avec l'Impératrice, lui cherche une autre femme, lui choisit des maîtresses, critique ses amours, encourage la zizanie entre lui et ses frères, contrôle les dépenses de Jérôme, les amants de Pauline, les frasques de Murat, la vie privée des princes, des ministres, du souverain lui-même.

Nous devons voir dans cette inquisition perpétuelle, dans cette ingérence continuelle de Fouché dans la vie intime de

(4) *Mémoires*, I, 84.

l'Empereur et de sa famille, un effet de la déformation professionnelle. Ce qui faisait dire à Talleyrand : « Le ministre de la police, est un homme qui se mêle de ce qui le regarde, et ensuite de ce qui ne le regarde pas. » ⁽³⁾.

Chose remarquable, cette activité ne connaît pas d'affaïssement. Chez ce « diable d'homme » l'action n'est pas apaisante, elle le soutient, mais le surexcite. Il ne manque jamais l'occasion de lui donner du champ, témoin l'affaire de Walcheren : tandis que les troupes de Napoléon sont dispersées à Aspern, à Rome, à Lisbonne, les Anglais ont conçu le projet de s'emparer d'abord de Dunkerque, de conquérir Anvers, de soulever les Belges. Et le 31 août 1809, ils débarquent dans l'île de Walcheren. Dès que Fouché, alors ministre de la police et ministre de l'intérieur par intérim, apprend la nouvelle, il réclame immédiatement la convocation des gardes nationaux revenus dans leur village depuis les journées de la Révolution. Résolument il prend tout sous son bonnet. Il nomme Bernadotte commandant en chef de cette armée improvisée, l'Armée du Nord. Les Anglais sont battus, et leur expédition se termine par une défaite complète et coûteuse.

On pourrait multiplier les exemples. Il suffira de savoir que cet homme d'Etat ne dormait jamais plus de cinq heures, ne consacrait pas plus d'un quart d'heure à ses repas; que pour ne point perdre une heure il avait pris l'habitude de donner certaines audiences urgentes soit dans son lit, soit dans son cabinet de toilette; qu'il était toujours le premier arrivé au quai Voltaire, mais qu'il en partait toujours le dernier, pour se rendre compte qu'il mit au service de sa vaste intelligence une activité bien au-dessus de la normale. Et quel plus bel éloge pour consacrer devant l'histoire cet incessant labeur que celui de Napoléon disant à Jérôme et à Cambacérès, après la disgrâce de Fouché : « Il avait ses défauts, mais c'est le seul homme d'Etat que j'ai eu. »

(3) Artaud, *Le Comte d'Hauterive*, p. 268.

AFFECTIVITÉ.

Homme d'Etat cependant, il l'est plus encore que par l'intelligence claire des situations, par le sang-froid qu'il déploie à les résoudre. Ce sang-froid est à la vérité imperturbable. Jamais homme ne fut plus constamment maître de lui. Cette physionomie fermée et impassible n'est pas seulement un masque : c'est l'indice d'une égale impassibilité morale. « Jamais, nous dit M. Stefan Zweig, on ne put découvrir un signe visible de colère, d'irritation, d'émotion sur son visage immobile et comme muré dans le silence. »

L'émotion, cette modification brusque de l'affectivité, se produisant sous l'influence d'une représentation soudaine et qui rompt pour un temps l'équilibre physiologique et l'équilibre psychique ⁽⁶⁾, il nous semble qu'elle n'a point de prise sur cet homme de marbre; elles ne se produisent pas en lui ces réactions diffuses qui, selon la formule de Janet, traduisent dans le corps l'agitation qui existe dans l'esprit, ces modifications circulatoires, respiratoires, sécrétoires; son œil terne ne brille jamais d'une flamme plus vive; son facies garde son éternelle pâleur, sa voix, sa redoutable monotonie : « il parlait tranquillement, avec la même voix sans expression, des choses les plus courantes et des choses les plus terribles. » ⁽⁷⁾. Elle n'avait point changé, cette voix, le 16 janvier 1793, pour prononcer le terrible monosyllabe qui envoyait Louis XVI à l'échafaud.

Quel contraste entre le calme, l'impassibilité de ce breton, maître de ses nerfs, et l'outrance de l'Empereur, emporté par son tempérament corse : « Napoléon, on le sait par cent relations, le semonce souvent devant témoins, devant les aides de camp et devant le conseil d'Etat, sans aucun ménagement, et quand la colère écume sur ses lèvres, il n'hésite pas à lui rappeler Lyon, sa période terroriste, à le

(6) Babinski et Dagnan-Bouveret, in *Journal de psychologie*, p. 2, 1902.

(7) Stefan Zweig, *Fouché*, p. 16.

qualifier de régicide et de traître... Mais Fouché, observateur glacé, avec son visage sans couleur, qui ressemble à un masque de plâtre, sans présenter la moindre réaction vasomotrice, sans qu'aucun muscle de sa face trahisse son émotion, reste tranquille sous ce déluge de paroles. Il ne tremble même pas lorsque l'Empereur lui crie : « Vous êtes un traître, duc d'Otrante, je vais vous faire couper la tête ! » Mais il répond, sans modifier la sourde inflexion de sa voix et comme s'il s'agissait d'une affaire banale : « Ce n'est pas mon avis, Sire. »

L'impassible n'est pas l'homme sans émotivité, mais celui qui en possède très peu : chez lui, les émotions se déclenchent difficilement, rarement, de façon passagère et peu intense. Les causes d'émotion « glissent sur lui », « n'ont pas de prise sur lui ». Il souffre peu de la gêne émotive ; il est toujours en pleine possession de soi, il ne s'affole pas, il conserve son sang-froid ⁽⁸⁾. Chez Fouché, il ne fut jamais plus grand que dans les crises : aux moments les plus tragiques, quand la situation semble désespérée, quand les courages semblent abattus, Fouché seul montre un sang-froid déconcertant, un calme presque serein.

Même le jour où Robespierre demandait ouvertement sa tête, il n'eut pas peur. Romain Rolland ⁽⁹⁾ raconte que Fouché serait entré en pleurant chez Robespierre. Cela paraît bien invraisemblable et M. Madelin, digne de foi, nous affirme que Fouché ne pleure pas, qu'il lui importe de ne jamais paraître dupe de son cœur.

Là où il y a beaucoup d'émotion, il y a peu de passion, nous apprend Kant, le philosophe de Königsberg. Entendons par passion : « cette inclination exclusive ou du moins prédominante, cette inclination en quelque sorte hypertrophiée, qui s'est développée aux dépens des autres, et qui, s'organisant à part, devenant le centre d'attraction de toute

(8) Achille Delmas et M. Boll, *La personnalité humaine*, p. 153.

(9) *Théâtre de la Révolution*.

la vie affective ou intellectuelle, a rompu l'équilibre psychique à son profit ». La passion est souvent ébauchée dans le tempérament : or, nous l'avons déjà fait remarquer, sa nature ne pousse Fouché ni vers l'alcool, ni vers la bonne chère, ni vers le jeu, ni vers les femmes. Et la discipline rigoureuse qu'il s'est imposée dans sa jeunesse a étouffé en lui toute tendance qui aurait pu se transformer et dégénérer en passion.

Cette simplicité de vie, cette intégrité des mœurs, lui assurèrent une supériorité écrasante sur les coquins qui l'environnent, sur la vermine qui l'entoure : nous sommes loin de Collot, qui n'allait que des estrades aux filles; de Tallien, ce « ventre tout à la gueule », de Carrier, ce satrape sanguinaire qui vit dans un sérail entouré de sultanes; de Courtois, ce voleur; de Freron, ivrogne consommé.

Nous n'avons envisagé que les passions les plus simples et les plus élémentaires, celles qui tirent leur origine de tendances parfois fort basses. Mais il en est de plus complexes, de plus élevées, faisant intervenir des éléments intellectuels. Chez Fouché, pour qui l'esprit doit toujours avoir le dernier mot, commander aux élans du cœur, refréner les impulsions de la sensibilité, une passion, s'il en avait une, devait prendre son point d'appui non dans la sensibilité et ses éléments troubles, mais dans la froide lucidité du cerveau : sa passion, la passion de toute sa vie, ce fut l'intrigue.

« C'est le plus merveilleux de tous les jeux — auquel ne saurait se comparer quant à la tension celui du tapis vert ou celui d'Eros — que ce jeu de quelques secondes où le monde court vers des décisions essentielles. Savoir dans ces instants-là qu'on peut accélérer les événements ou les entraver, et cependant par le fait même qu'on le fait se dominer, bien que les mains brûlent d'intervenir, ne rien faire, se contenter de regarder avec la curiosité chatouillée, jouisseuse et presque vicieuse du psychologue, cette volupté est la seule qui émeuve son sang, triste et aqueux. Seule, cette sorte de plaisir, psychologiquement pervers et fait de pas-

sion intellectuelle, arrive à enivrer l'homme calme et sans nerfs, qu'est Fouché. » (10).

Et cette inclination hypertrophiée a rompu l'équilibre psychique à son profit, elle a étouffé en lui les émotions délicates et les sentiments nobles. « L'intrigant se caractérise à la fois par une grande sociabilité qui le pousse à dissimuler, à ruser, à mentir; par une notable avidité, grâce à laquelle il est intéressé ou même cupide; par une certaine excitation, puisqu'il est actif ou même agité; enfin par un défaut de bonté plus ou moins marqué, qui lui enlève les scrupules que feraient naître chez d'autres la pensée d'actes quelque peu nuisibles. L'absence d'émotivité peut être un facteur adjuvant. » (11).

Pouvait-il ressentir quelque émotion religieuse l'homme qui ordonnait à Lyon cette sinistre mascarade : « l'ancien culte aboli, avec ses reliques et ses insignes, on vit surgir ceux du nouveau. Le buste de Chalier, dieu sauveur, parut porté sur un palanquin tricolore, flanqué d'une urne où une pieuse illusion plaçait ses cendres. Le cortège s'ébranla au milieu d'une horde de gens, hurlant à travers Lyon terrifiée : « A bas les aristos, vive la république ! vive la guillotine ! » Des patriotes suivaient, portant des vases sacrés, calices et ciboires enlevés aux sacristies, puis un âne couvert d'une chape et coiffé d'une mitre, portant à la queue un crucifix, la Bible et l'Evangile. Après une débauche d'éloquence, on alluma un brasier; un crucifix et l'Evangile y furent brûlés; l'âne but dans le calice qu'on lui présentait. » (12).

Et les actes de vandalisme qu'il ordonne ou tolère à Nevers, à Moulins, à Lyon, n'attestent-ils pas que cet homme est toujours resté étranger à tout sentiment esthétique ? sinon, n'aurait-il pas porté plus de respect « à ces monuments admirables d'un passé honni, s'il en eût mieux compris toute la beauté ?

(10) Stefan Zweig, *Fouché*, p. 140.

(11) A. Delmas et M. Boll, *La personnalité humaine*, p. 160.

(12) L. Madelin, p. 127.

Statuès de marbres, colonnettes, socles, bas-reliefs, tombèrent sous la pioche des démolisseurs. C'est à qui frapperait le plus fort sur les figures haïes des tyrans » (13).

A Lyon, les façades célèbres commencées sous Louis XIV et édifiées par un élève de Mansard sont, parce que les plus belles, destinées à tomber les premières. Dans la Nièvre, Fouché prescrivait la démolition des clochers des églises, de tous les châteaux et des colombiers parce qu'ils blessaient l'égalité.

Et c'est un médecin, Vicq d'Azyr, qui s'élève avec énergie contre ces citoyens tout à fait étrangers à l'étude des arts qui se permettent de renverser des monuments dont ils ne connaissent ni la valeur, ni les motifs, sous prétexte qu'ils croient y voir des emblèmes de superstition, de despotisme et de féodalité : « Peuple français, peuple protecteur de tout ce qui est utile et bon, déclare-toi l'ennemi de tous les ennemis des lettres. Couvre surtout les arts de ta puissante égide et sois le conservateur de leurs travaux, afin que tu puisses dire un jour comme Démétrius Poliocète : « J'ai » fait la guerre aux tyrans, mais les arts, les sciences et les » lettres n'ont jamais réclamé en vain mon appui. »

De cette étude analytique, semble ressortir chez Fouché une opposition assez violente entre la vie affective et la vie intellectuelle.

Affectivité minima, peu riche en sentiments (on n'agit pas en politique par sentiment; la politique des Etats ne se règle pas par des affections, dira-t-il lui-même), rebelle à l'émotion, dépourvue de passions véritables, n'en tolérant qu'une, mais refoulée dans le cerveau et faite surtout d'éléments intellectuels : la passion de l'intrigue. C'est elle qui va polariser sa vie psychique et substituer aux débordements de la sensibilité la froide et lucide réflexion de l'esprit.

En revanche, vie intellectuelle riche et féconde chez un homme merveilleusement doué, d'une rare capacité de tra-

(13) Docteur Cabanès et L. Nass, *La névrose révolutionnaire. Le vandalisme.*

vail, d'une activité débordante et auquel on pourrait appliquer la parole de Nietzsche : « Tous les grands hommes sont de grands travailleurs, infatigables non seulement à inventer, mais encore à rejeter, passer au crible, modifier et arranger. » (14).

C'est sur cette répartition inégale des facultés, sur ce déséquilibre entre « ce qui est du cœur et ce qui est de l'esprit », sur cette dysharmonie de la vie psychique, que nous avons basé le diagnostic de cérébral, porté en tête de ce chapitre, sur le citoyen Fouché de Nantes, grand homme d'Etat, grand diplomate, grand ministre.

(14) Nietzsche, *Humain, Trop humain*, p. 133.

CHAPITRE III

DE LA SCENE POLITIQUE AU FOYER FAMILIAL

Montaigne affirmait que le véritable moyen de connaître les hommes de la plus grande réputation, César, Pompée et leurs semblables, serait de savoir comment ils se conduisaient dans leurs ménages et non point à la tête de leurs armées.

Nous fiant à l'expérience de notre grand philosophe, suivons d'abord Fouché dans sa prodigieuse carrière politique : notre stupéfaction ira en grandissant à constater les successives métamorphoses de ce mystérieux personnage ; nous serons souvent déroulés par ses volte-face ; par ses brusques reniements, par ce mimétisme politique qui, au début, surprend et répugne, puis intéresse et captive.

Alors si, las de monter en sa compagnie ce chemin tortueux, rocailleux et battu par les vents, de la politique, nous cherchons un asile calme et reposant, frappons à sa porte : l'homme qui apparaîtra sur le seuil du foyer familial, que ce soit le modeste appartement de la rue Saint-Honoré ou la somptueuse résidence de la sénatorerie d'Aix, cet homme, nous aurons peine à le reconnaître. Comment ? ce père de famille accueillant, affable, jouant avec ses enfants, dispensant autour de lui affection et bonheur, le farouche proconsul de la Nièvre ? le sinistre mitrailleur de Lyon ? Tant reste vrai à son sujet, le jugement de la duchesse d'Abrantès : « Fouché est une de ces grandes figures que l'on croit avoir bien représentée en la crayonnant simplement au trait : mais que d'ombres à placer ! que d'attitudes diverses ! que de formes différentes ! »

Avant de jeter un regard indiscret sur sa vie privée, de commettre un irréparable sacrilège en violant le « sanctuaire » de sa famille, de dépouiller avec une malsaine curiosité sa correspondance intime, peignons l'homme public, dessinons la silhouette du ministre dans son cabinet de travail. Ce ne sera déjà point très facile : sa maison n'est point de verre comme celle de ce fameux consul romain. Il aime l'obscurité de la coulisse, et ses gestes, ses attitudes, ses paroles même, semblent couverts par la méfiance d'un impénétrable voile.

1789 ! A l'oratoire, Fouché flairant le vent a senti qu'une tempête sociale va souffler sur le pays et que la politique va gouverner le monde : « entrons donc dans la politique », se dit-il. « Immédiatement il quitte sa soutane, laisse à la nature le soin de recouvrir sa tonsure, et fait des discours politiques ». Et dès que la période des élections à la Convention est ouverte, l'ancien oratorien se présente comme candidat. 1792 le voit entrer à la Convention comme représentant des électeurs de Nantes.

Où va-t-il prendre sa place ? Avec les extrémistes de la Montagne ou avec les modérés du Marais ? Joseph Fouché n'hésite pas longtemps. Il ne connaît qu'un parti auquel il restera fidèle toute sa vie : la majorité ; il n'a qu'un but : son intérêt. Pourtant, le 16 janvier 1793, sonne l'heure des premières responsabilités : le procès du roi commence. Au 15 janvier, la position du citoyen Fouché est encore très nette. Son adhésion aux Girondins et le désir de ses électeurs essentiellement modérés l'obligent à demander la grâce du roi. Le 15 au soir, il tend à Daunou un rouleau de papier : « Fais-moi le plaisir de lire mon discours et d'y faire, quant au style, tous les changements que tu jugeras nécessaires. Un ancien oratorien doit parler français. Je te demande en même temps un autre service : ma poitrine n'est pas forte, je ne veux point la fatiguer inutilement, et pourtant il me faut me faire entendre. Fais-moi le plaisir de te placer au centre, le jour où je parlerai, pour pouvoir me dire si tu

m'auras bien entendu. » Daunou promet, prit le discours : il se prononçait réellement contre la peine de mort. Mais au moment du vote, Fouché voit que la majorité se déplace; il y a des hésitants, des pleutres; Vergniaud, l'espoir du parti de la clémence, se prononce pour la mort avec une partie de la Gironde. La Montagne l'emporte : Fouché suit la majorité et vote la mort. Ce premier reniement va dominer toute sa carrière politique. Plutôt qu'un effet de la peur, nous devons voir dans cette volte-face un acte d'opportunisme chez un homme soucieux avant tout de son avenir, préoccupé uniquement de son intérêt et dont l'absence de scrupules côtoie sans cesse, nous le constaterons, un manque complet de sens moral.

Pour accélérer dans toute la France le rythme de la Révolution, pour tenir en échec l'esprit hésitant des provinciaux et galvaniser leur ardeur encore trop tiède, la Convention décide d'envoyer en Province des députés auxquels elle donne une autorité presque sans limite. Le citoyen Fouché a été choisi parmi ces dictateurs, parmi ces proconsuls, qui vont symboliser la volonté de la Convention nationale tout entière.

Nous allons le voir à l'œuvre successivement dans la Loire-Inférieure, dans la Mayenne, dans la Nièvre, dans l'Allier : il lève les impôts, rend des jugements, recrute des soldats, dépose des généraux, réprime l'insurrection, déploie une activité prodigieuse, réalisant de véritables tours de force. Pour bien connaître son état d'esprit, pour vérifier sa manière, relisons les proclamations qu'il adresse au peuple, les lettres détaillées qu'il envoie à la Convention : « La révolution est faite pour le peuple : il est bien aisé de comprendre que par peuple on n'entend pas cette classe qui, privilégiée par ses richesses, a usurpé toutes les jouissances de la vie, tous les biens de la société... Ce serait une illusion blessante pour l'humanité que de déclamer sans cesse le mot d'égalité si des intervalles immenses de bonheur devaient toujours séparer l'homme de l'homme. »

« Tout homme qui a au delà de ses besoins ne peut plus user, il ne peut qu'abuser... Toutes les matières dont ils regorgent et qui peuvent être utiles aux défenseurs de la patrie, la patrie les réclame dans cet instant. » Tout le manifeste se termine ensuite par un appel d'une rigueur terrible : « Nous emploierons avec sévérité toute l'autorité qui nous est déléguée et nous punirons comme perfidie tout ce que, dans d'autres circonstances, vous auriez pu appeler lenteur, faiblesse ou négligence. Le temps des demi-mesures est passé. Aidez-moi à frapper les grands coups, ou vous serez les premiers à les supporter. La liberté ou la mort ! Réfléchissez et choisissez. »

A ce jacobinisme absolu et tranchant, à ce communisme de circonstance, vient se joindre l'athéisme officiel. Moulin fut le théâtre de tristes profanations religieuses, sinistre prélude aux mascarades de Lyon : « une véritable procession s'était formée, qui, dirigée par l'ex-séminariste, se mit à abattre tous les signes extérieurs du culte, croix, statues, calvaires; on draina les sacristies, on fit au cours de Bercy un amas de chasubles, chapes et autres ornements sacrés, jusqu'à des voiles religieux, qui furent brûlés pendant que la bande d'iconoclastes, l'ex-confrère de l'Oratoire en tête, dansait une ronde folle autour des déguisements flambants de la superstition. Puis c'est le tour des prêtres, « les impos- » teurs qui s'avisent encore de jouer leurs comédies religieuses », qu'il fait tantôt rejeter dans l'église et tantôt qu'il en expulse. Il invite les autorités à faire disparaître tous les attributs du culte et à substituer à leur dieu celui des sans-culottes. » (1).

Et c'est avec une légitime satisfaction qu'il écrit, le 30 septembre, à la Convention : « Les prêtres et leurs idoles sont rentrés dans les temples; l'œil du républicain n'est plus frappé que des signes de la régénération. »

« Les choses sont au point, écrit-il à Chaumette le 6 octo-

(1) L. Madelin, *Fouché*, p. 103-104.

bre; le pays où il y avait le plus de superstition n'offre plus au voyageur un seul signe qui rappelle une religion dominante. »

Le 13 octobre, Fouché fait savoir au Comité de salut public que « le fanatisme est foudroyé » (2).

Voilà ce que révèle la correspondance du représentant en mission. Mais, fait remarquer M. Madelin, quand, après avoir lu cette compromettante correspondance, on recourt aux faits, on reste stupéfait de la disproportion qui existe entre les paroles et les actes, si grande qu'on se demande si les unes n'étaient pas d'autant plus violentes, d'autant plus féroces que les actions du représentant en mission étaient plus modérées. A cet homme que nous voyons rouge de sang, ivre d'une sombre rage de destruction et de sacrilège, que reproche-t-on ? Ici une arrestation arbitraire ? là, d'avoir levé des taxes irrégulières ! plus loin d'avoir enrichi un ami, d'avoir prêché l'athéisme, d'avoir menacé de l'échafaud quiconque s'opposerait à ses arrêtés... et ces accusations sont formulées en pleine réaction par des gens que sa tyrannie a exaspérés et qui veulent se venger, par des ennemis mortels que pous-sent ses adversaires de la Convention (3).

Mais les grands actes de férocité sont de Lyon. Couthon, l'ami de Robespierre, si violent en paroles, est désigné pour faire exécuter le terrible décret de la Convention qui dit littéralement :

ARTICLE III. — La ville de Lyon sera détruite; tout ce qui fut habité par les riches sera démoli; il ne restera que la maison du pauvre, les habitations des patriotes égorgés ou proscrits, les édifices spécialement affectés à l'industrie et les monuments consacrés à l'humanité et à l'instruction publique.

ARTICLE V. — Il sera élevé sur les ruines de Lyon une colonne

(2) Aulard, VII, 402.

(3) Le passage dans Madelin, p. 63.

qui attestera à la postérité les crimes et la punition des royalistes de cette ville, avec cette inscription :

« Lyon fit la guerre à la liberté; Lyon n'est plus, » (4).

Mais Couthon le Cunctator est jugé trop tiède, trop clément; il manque d'énergie pour accomplir cette vengeance exemplaire. Il est remplacé par Collot-d'Herbois et Fouché, qui, le 10 novembre, sont à pied d'œuvre.

Et ici encore, la correspondance de Fouché durant sa mission lyonnaise, ne dépose pas moins de la farouche atrocité de son langage que du délire général qui le rendait encore supportable : « Nous devons vous le dire, Citoyens collègues, l'indulgence est une faiblesse dangereuse... les démolitions sont trop lentes, il faut des moyens plus rapides à l'impatience républicaine. L'explosion de la mine et la toute-puissance de la flamme peuvent seuls exprimer la toute-puissance du peuple; sa volonté ne peut être arrêtée; comme celle des tyrans, elle doit avoir les effets du tonnerre ! »

Et Fouché, cet homme froid, ce calculateur, ce cérébral, sait exciter Collot au massacre, car une fois encore il a besoin d'un bouclier : « Soyons terribles, Collot, pour ne pas avoir à craindre de devenir faibles et cruels; anéantissons dans notre colère et d'un seul coup tous les rebelles, tous les conspirateurs, tous les traîtres, pour nous épargner la douleur, le long supplice de les punir en rois. Exerçons la justice à l'exemple de la nature; vengeons-nous en peuple, et que la cendre de nos ennemis disparaisse du sol de la liberté. »

Le résultat, cette fois, ne se fait pas attendre et M. Stefan Zweig nous a laissé un remarquable tableau de cette Saint-Barthélemy : « De bon matin, soixante-neuf jeunes gens sont tirés des prisons et liés deux par deux. On les conduit dans la plaine des Brotteaux, au delà du Rhône. Deux tranchées parallèles, creusées en hâte, permettent déjà aux victimes de deviner leur sort, et les canons placés à dix pieds d'eux indi-

(4) *Moniteur* du 13 octobre 1793.

quent la méthode de massacre en masse qui va être employée. On groupe, on attache ces gens sans défense en un bloc de désespoir humain, qui crie, frémit, hurle et se démène, en opposant une vaine résistance. Un commandement, et des bouches toutes proches des canons la mitraille crache son plomb haché sur ces grappe humaines tordues par l'angoisse. A vrai dire, cette première salve ne tue pas tout le monde; quelques-uns n'ont qu'une jambe ou qu'un bras fracassé; d'autres n'ont que les entrailles à nu; le hasard à même voulu que certains ne soient pas touchés. Mais tandis que le sang ruisselle déjà largement dans les fosses, à un deuxième commandement, les cavaliers s'élancent sabres et pistolets levés, sur les victimes épargnées; ils tirent et frappent dans ce tas humain qui crie, gémit et tremble, et qui ne peut fuir, jusqu'à ce que le râle de la dernière voix soit étouffé. » (5).

Notons cependant avec M. Madelin qu'à Lyon Collot règne plus que Fouché : « quand il le peut, le Nantais glisse dans tel Tribunal tel personnage à lui qui se trouve le plus indulgent : quand il le peut, il sauve, rassure, pacifie (6). Il prend même des arrêtés protégeant la propriété contre les réquisitions de l'armée révolutionnaire et des comités, d'autres préservant l'industrie des mûriers. Il rend même des services individuels. » (7).

Alors, que conclure ? Trouvons-nous chez Fouché ce fond de sadisme latent comme chez Fouquier-Tinville qui se plaisait aux guillotinades, surtout lorsque c'était le tour de belles et jeunes femmes ?

Devons-nous le considérer avec Carrier comme un sinistre maniaque, inventant des raffineries de cruauté à l'instar de Néron et de Caligula ?

Certes, non. Son crime n'est pas de s'être grisé de sang, mais simplement de paroles violentes : uniquement pour sti-

(5) Stefan Zweig, p. 63.

(6) L. Madelin, p. 64.

(7) Cf. L. Madelin, note de la page 124.

muler le peuple et se prouver à lui-même son propre extrémisme, il a commis la folie de créer un jargon sanguinaire et de parler sans cesse à la légère de traîtres et d'échafaud. Ensuite, lorsque le peuple enivré, saoulé, comme possédé par ces paroles sauvages et furieuses a exigé réellement les mesures énergiques qu'on lui a représentées comme nécessaires, les chefs n'ont plus eu le courage de résister : ils sont devenus guillotineurs, afin de ne pas démentir leur menace de guillotine.

Fouché, comme beaucoup d'autres, a été dépassé par les événements qu'il avait précipités et il a dû s'incliner en esclave devant le courant que lui-même avait contribué à créer et orienter. En un mot, il n'a pas échappé à la névrose ambiante avec ce qu'elle comporte d'impulsion violente et irréfléchie, d'exaltation des instincts primitifs, de diminution des aptitudes intellectuelles ⁽⁸⁾.

Mais dès que la politique lui laisse quelque répit, dès qu'il peut échapper à ce vertigineux tourbillon de la vie publique, il aime chercher quelque repos dans la sérénité de la vie de famille, dans ce milieu qu'il a créé, pour lequel il s'est sacrifié et où il éprouve la douce joie de se sentir aimé et admiré.

Il avait épousé, le 16 septembre 1792, Jeanne Coiquaud; fille d'un président de l'administration du district de Nantes, « jeune personne sans beauté, mais bien pourvue ». Barras nous en a laissé une bien lamentable caricature : « femme d'un aussi mauvais naturel que lui et que l'on appelait ironiquement la femme vertueuse en raison de son horrible laid. Rousse comme son mari, jusque dans ses sourcils et ses cils, elle devait lui donner un enfant digne produit de ce couple hideux, non moins roux que les auteurs de ses jours, albinos véritable, mais qui n'en était pas, comme de raison, moins cher à ses parents. » Et l'amour de Fouché pour sa petite fille devait être vraiment sans bornes, puisque, au

(8) Voir Docteur Cabanès, *La névrose révolutionnaire*.

moment de sa lutte avec Robespierre, quand le couperet de la guillotine restait sans cesse suspendu sur sa nuque, son seul souci était encore sa petite Nièvre qui se mourait dans ses bras : « Notre pauvre petite, écrivait-il à sa sœur le 3 thermidor, est toujours dans un accablement inquiétant. Nous avons cependant de l'espoir, nous la sauverons à force de soins. » (9). Et seule la mort de sa fille était venue abattre son indomptable énergie, cette confiance et ce courage à la mesure des événements; c'est peut-être la seule fois où nous verrons Fouché se départir de son impassibilité, de son remarquable sang-froid et sur le point d'abandonner la lutte; il cherche alors un refuge dans l'affection fraternelle, demandant à sa sœur de redoubler d'amitié « pour se consoler en pleurant ensemble » (10). D'autres malheurs attendaient ce père désespéré : « J'étais proscrit, écrira-t-il deux ans après à Barras, et la nature aussi barbare que les tyrans donnait la mort à mes enfants. » (11). Ces pitoyables parents avaient perdu aux heures noires de leur vie de 1794 à 1796 trois enfants en bas-âge et les pleuraient. Mais trois fils devaient naître à Fouché, cet « homme né pour être père » : Joseph en 1797; Armand en 1800; Anasthase en 1802; enfin une fille Joséphine devait venir compléter cet heureux ménage le 25 juin 1803. Cet esprit de famille faisait de Fouché non seulement un mari très tendre et un père excellent, mais un parent plein de sollicitude, toujours affectueux et délicat pour sa sœur : « Sachez que vous n'avez pas de meilleur ami au monde », lui écrit-il le 2 germinal an XIII. Il partage cette affection entre cette sœur et le mari de celle-ci, avec lequel il entretient constamment les rapports les plus cordiaux. Mais c'est surtout avec ses neveux et ses nièces que perçoit cette curieuse et affectueuse sollicitude. Le 24 septembre 1817, il adresse dès vœux d'une cordialité paternelle à son neveu qui vient de se marier : « Rendez-vous heureux l'un et l'autre,

(9) Fouché à sa sœur, Courtois (dans Madelin).

(10) J. Fouché à sa sœur, 27 floréal an III, Caillé, 2^e lettre.

(11) Fouché à Barras (dans Madelin, p. 194).

vous, Broband, par des soins, par des égards assidus, et vous, Alexandrine, par une douceur inaltérable, par les vertus domestiques qui donnent tant de dignité dans un âge plus avancé. »

Il case son neveu, mais interdit à sa sœur de le laisser passer par Paris pour rejoindre son poste : « Vous lui défendrez de passer par Paris; c'est un lieu de dissipation où il ne viendra qu'à un âge mûr. » (Lettre du 11 juin 1806.)

Il s'occupe aussi de ses nièces; il leur a abandonné généreusement les lambeaux du bien patrimonial du Pellerin; Le 18 mars 1807 il écrit à sa sœur : « Je vous invite à me donner des nouvelles de mes nièces. Vous devez faire une grande attention aux sociétés qu'elles fréquentent; c'est une chose très importante pour elles dans cette circonstance et qui aura une très grande influence sur leur avenir. Recommandez-leur beaucoup de réserve dans leurs discours et de sévérité dans leur maintien. Les femmes les plus recherchées sont celles qui accordent le moins aux hommes... Qu'elles sachent bien que l'empire d'une femme dans la société est établi sur la solidité de ses principes, de son esprit et de ses mœurs; que cet empire est détruit le jour où elle oublie ses devoirs ⁽¹²⁾. Morale bourgeoise dira-t-on; plutôt magnifiques conseils inspirés à l'ex-oratorien par la lecture des livres saints.

Fouché ne perdit jamais une occasion de faire un éloge sans restriction de sa femme, bonne épouse et mère exemplaire : « elle était le modèle et l'exemple de son sexe », écrivait-il le 12 mars 1817, et il ajoute qu'il souhaite à ses enfants « de se pénétrer des vraies vertus de leur mère. » ⁽¹³⁾.

« Elle avait, dira-t-il encore, l'esprit éclairé. » ⁽¹⁴⁾. « Mon travail, mes lectures, mes promenades, mon repos, mon sommeil, tout était en commun avec elle », écrira-t-il au lendemain de la mort de sa femme. Et cependant, c'était bien à

(12) Lettres de Fouché à sa sœur, 1783-1878, publiées par Dominique Caillé.

(13) Fouché à Gaillard, 12 mars 1817.

(14) Fouché à Gaillard, 28 août 1820 (papiers de Gaillard).

ses enfants qu'il réservait le meilleur de ses sentiments. Quand ses quatre enfants grandissent, s'élèvent, avec quelle fierté il en parle : « on vous a peut-être dit qu'ils sont gâtés, écrira-t-il en 1814 à Mme de Custine, c'est possible; mais ils sont aimables, ils font le charme de ma vie. Toutefois leur esprit n'est pas sans substance, surtout leur cœur n'est point vide. L'âge des vices ne les surprendra pas dans le dénuement. C'est le premier vice que j'ai crains, parce que là commence la chaîne des autres. » (16).

Même orgueil quand, en 1820, il vante les qualités physiques et morales de ses enfants, la taille superbe de l'un, la grande intelligence de l'autre. Mais sa joie, sa grande fierté, c'est sa fille, « cette enfant qu'il promènera par la main dans les rues de Laybach en bon père qui bavarde et s'amuse aux saillies de la petite », et à quel moment ! à l'heure où, en pleine crise, il est envahi de soucis et de préoccupations.

Sa dernière parole sera l'écho de sa sollicitude paternelle : « le mal qu'on a fait à mes enfants remplit mon âme d'amertume », et dans les derniers mois de son existence : « Je n'ai d'autre plaisir dans la vie que de la rendre douce à ma femme et à mes enfants. »

Ces documents, ces touchants aveux, ces lettres où percent sans cesse le plus pur amour et la plus sincère délicatesse, justifient amplement le mot de Jullian : « Nul n'est meilleur père et ne fut meilleur époux. »

Cet homme qui, nous l'avons vu, a souffert d'être infériorisé parmi les siens, a recréé à son profit le foyer familial; l'enfant chétif, délaissé, blessé dans son amour-propre, est devenu le maître aimé et respecté, et il éprouve une joie immense à contempler son œuvre.

M. Stefan Zweig a l'air de considérer comme une anomalie la vie familiale hermétiquement secrète de Fouché marié, l'intransigeante fidélité du plus infidèle des hommes à sa

(15) Fouché à Thibaudeau, 8 novembre 1812 (dans Madelin).

(16) Fouché à Mme de Custine, 18 septembre 1814, dans Bardoux, Mme de Custine.

femme, laide et à ses enfants, des avortons. Une anomalie ? Non, certes, une revanche ! Cette existence longue de soixante années, qui valent bien deux siècles, tant elle fut fertile en événements importants et en prodigieuse activité, elle nous paraît avoir, non un centre unique, mais deux foyers : le forum et ses incertitudes désespérantes, et la sécurité du toit familial : elle se tache et se consume au premier ; le second la rend plus pure et la vivifie.

CHAPITRE IV

UN MALADE DE LA PERSONNALITE

- I. — Anesthésie du sens moral. Tendance très marquée à l'égoïsme exclusif.
- II. — La virtuosité de l'ombre : un cas de symbiose psychologique.
- III. — Un alternatif. Un homme infecté par le doute.
- IV. — Un malade de la personnalité.

Laissons l'irréprochable père aux douces joies de la vie de famille pour revenir une dernière fois vers l'homme public, cet homme si fascinant, mais si déconcertant. Projétons un faisceau lumineux dans l'obscurité de la coulisse pour essayer de surprendre cet ami de l'ombre savourant la joie de l'ambiguïté, l'attrait brûlant et l'émoustillant danger de la duplicité.

En effet, ce qui frappe le plus au cours de cette carrière politique, c'est le perpétuel souci qu'a Fouché de rester sans cesse au second plan, d'éviter la pleine lumière des responsabilités, de n'être jamais le détenteur apparent de l'autorité, tout en la possédant entièrement et en tirant toutes les ficelles. « Se placer toujours derrière celui qui occupe la première place, se retrancher dans son ombre, le pousser en avant et dès qu'il s'est risqué, au moment décisif le renier catégoriquement, voilà son rôle favori. » (1).

Calcul d'ambitieux, mais d'ambitieux sans vanité, qui se moque des attributs du pouvoir, s'il le possède tout entier ? Réserve prudente d'un homme qui sait qu'il ne faut pas se montrer trop tôt, mais qu'il faut laisser d'abord les autres

(1) Stéfan Zweig, p. 29.

s'user et se déconsidérer ? Surtout subtile tactique d'un calculateur qui a érigé le souci de son intérêt en principe politique.

« Les sentiments de famille mis à part, ne peut-on pas dire qu'il n'est pas un acte, pas une parole, pas une pensée qui n'ait été subordonnée à ce souci d'arriver ou de se maintenir ? Si les électeurs de Nantes ont été en 1793 trahis par le député modéré qu'ils avaient choisi, si le 16 janvier 1793 l'ami de Danton a apporté à la tribune de la Convention son vote et son discours régicides, si trois départements du Centre ont été bouleversés, si la propriété y a été menacée, la religion écrasée, si Lyon a été terrorisé et mitraillé, c'est que Fouché de Nantes a cru réaliser par la Révolution « intégrale » sa fortune politique. Si Robespierre a succombé en thermidor an II, si Barras s'est écroulé en brumaire an VIII, c'est que l'un menaçait la vie, c'est que l'autre gênait la carrière de l'apprenti politicien. Si le club du Manège a été fermé en thermidor an VII, si le général Bonaparte a été soutenu en brumaire an VIII, si le ministre l'a poussé ensuite dans les voies tantôt de la réparation et tantôt de la contre-réaction, c'est qu'en ce régime conservateur de la Révolution, le ministre entrevoyait avec l'impunité du régicide la fortune assurée, car il n'avait souvent, sous couleur de politique gouvernementale, qu'une unique affaire, celle de son portefeuille... Les âmes sèches puisent d'innombrables ressources dans la claire vue de leur intérêt. Il se trouvera qu'au cours de cette carrière, il aidera généreusement des amis, servira efficacement les principes de liberté et d'autorité, protégera les faibles et combattrait des puissants, contribuera à la prospérité, à la grandeur, un jour au salut de la Patrie. C'est qu'alors ces actes profitent à sa politique, collaborent à sa fortune ou simplement ne la contrarient pas. Il sert ses amis, mais s'en fait puissamment servir; et, quand il le faut, il les sacrifie en soupirant, en s'excusant, en essayant d'en imposer, pratiquant avec des protestations de regret la politique de la mort dans l'âme... Il est même peu probable qu'il ait

jamais connu de ces combats intérieurs où luttent l'intérêt et la conscience. A la longue, il était réellement arrivé à faire de sa fortune une politique, de ses intérêts des principes, soutenant presque de bonne foi qu'il sacrifiait ses meilleurs amis au triomphe des principes qu'ils servaient à côté de lui et que lui, au fond, ne servait pas. » (2).

Dissimulation, mensonge, astuce, orgueil sot, égoïsme absolu, absence de toute inclination esthétique, tout ce qui caractérise *l'anesthésie du sens moral* (3), nous le retrouvons chez le citoyen Fouché.

A quoi bon répéter qu'il était passé maître dans l'art de la dissimulation, puisque, au masque de plâtre fourni par la nature, à l'impassibilité innée de cet homme de marbre, venait se joindre une « technique » due aux longues heures de méditation de l'Oratoire ?

Nous savons déjà que le sentiment esthétique n'habitait pas l'âme sèche de ce démolisseur de cathédrales. Faut-il, pour être persuadé de ses dispositions au mensonge, faire appel à son propre aveu : « A quoi bon mentir, quand on ne trompe personne ? Mentir sans tromper, c'est la méprise d'un sot. » (4).

Sot orgueil ? Au point de côtoyer parfois le délire des grandeurs, si nous en croyons M. E. Wertheimer : « Il ne cessait point de s'agiter, d'intriguer, d'inventer de nouvelles façons d'attirer sur lui l'attention des peuples et la faveur des rois. C'est ainsi qu'il s'écrivait à lui-même d'innombrables lettres, signées de noms fictifs et où il se comparait à Sully et à Richelieu. » (5).

Ce souci de son intérêt, cette tendance à l'égoïsme exclusif, nous expliquent pourquoi Fouché suit avec tant de continuité les voies obliques, pourquoi il reste l'incompa-

(2) Tout le passage dans Madelin, p. 400-401.

(3) Régis, *Traité de psychiatrie*, p. 523-524.

(4) Fouché à Gaillard, 30 mars 1816.

(5) M. E. Wertheimer, *Die Verbannten des ersten Kaiserreichs*, Leipzig, 1898.

rable virtuose de l'obscurité; d'autant plus que sa duplicité, son absence de scrupules, cette sorte d'anesthésie du sens moral, l'aident puissamment à réaliser ses desseins.

Mais si Fouché reste constamment dans la coulisse, il faut en chercher la raison ailleurs que dans le souci de sa propre fortune, que dans cet égoïsme aveugle.

Faut-il voir en lui une illustration singulière de la symbiose dans le domaine psychologique? Il est bien rare, et M. Stefan Zweig en a fait la remarque liminaire, que les génies dominateurs ne soient pas « mal entourés ». On jurerait qu'ils ont besoin d'individus qui sont, en quelque sorte, comme leurs propres étages inférieurs où s'élaborent les basses besognes dont l'exercice du pouvoir ne peut se libérer. Car le sublime est du ressort de la légende et de l'histoire officielle. La réalité, elle, comporte un lot sérieux d'expédients pour le moins vulgaires. Et, soudés aux hommes-clarté, au point que ceux-ci ne peuvent s'en défaire, les hommes-ombre sont comme des microbes associés qui aident aux triomphes de la vie, jusqu'au jour où l'événement exaspère leur virulence et fait d'eux les microbes qui tuent.

Mais alors, lorsque l'occasion et en même temps la tentation se présentent de prendre le pouvoir, le premier rôle, le rôle principal dans le jeu des événements, pourquoi s'obstine-t-il, cet homme ambitieux et orgueilleux, à ne point prendre de responsabilité, à ne point se saisir du pouvoir qu'il aime tant ? Après les Cent-Jours n'est-il pas le maître de l'heure ? Il est président du Conseil des Cinq. Il a réussi à éliminer Carnot, l'homme le plus populaire de France; la bourgeoisie et le peuple de tout un pays attendent sa décision; Louis XVIII lui envoie des émissaires; Talleyrand ses compliments; Wellington, le vainqueur de Waterloo, lui adresse des communications confidentielles. Mais Fouché a toujours poussé devant lui pour se libérer et tenter son ascension, quelqu'un de son cercle plus audacieux ou plus fort : les oratoriens d'Arras, Robespierre, Collot-d'Herbois, Babœuf, Barras, Napoléon lui-même. Pour ne point faillir à

la règle, cette fois encore, Joseph Fouché, l'ancien oratorien, maintenant maître de la France, va négocier avec M. le baron de Vitrolles le retour de Louis XVIII. Il semble bien cette fois que l'intérêt n'est pas le seul mobile ? Alors ?

Est-ce parce que Fouché sait que « son visage laid et repoussant n'est pas fait pour les médailles et les emblèmes, pour la parade et la popularité ? Qu'aucune couronne de laurier ne pourrait donner à son front un aspect quelque peu héroïque ? Il connaît sa voix menue et fluette; elle est capable de bien chuchoter, de souffler et de rendre quelque'un suspect, mais jamais d'entraîner une foule par une éloquence enflammée. Il se sait surtout fort à sa table de travail, enfermé dans son cabinet, dans l'ombre. Là il peut épier à souhait et sonder les choses, observer et persuader les gens, tirer les ficelles et les embrouiller ensuite, tout en restant lui-même impénétrable et insaisissable » (6).

Cette attitude nous paraît être avant tout une conséquence de son décalage du milieu familial, de son immersion dans un milieu non spontanément élu.

Ce fils de marins, héritier de coureurs d'aventure, physiologiquement dépourvu dès l'enfance, contrarié dans ses élans, atteint dans son amour propre, est destiné à n'être par doute de soi qu'un aventurier réticent qui « intellectualise » et vit son roman à l'ombre d'un héros, tour à tour et parfois simultanément pour et contre celui-ci. Alors son ampleur comprimée se développerait brusquement avec maîtrise quand vient à trébucher ou à s'éloigner le maître en qui il se réalise : épanouissement quasi génial qui n'a que la durée d'un éclair, car très vite cet « alternatif » émigre vers un autre, en un autre et fuyant le soleil chemine à nouveau dans les ténèbres.

Cette exclusion initiale du milieu familial, cette incorporation forcée dans un milieu non spontanément élu, qu'il

(6) Stéfán Zweig, p. 29.

n'a point choisi par vocation, auront deux conséquences déterminantes sur la vie de Fouché :

1° Une inaptitude fondamentale à s'adapter, à s'intégrer, quel que soit le cercle où il est introduit;

2° Une sous-estimation telle de ses possibilités qu'il doutera sans cesse de sa force latente.

Aussi sa virtuosité ne peut être longtemps que celle de l'ombre; quand elle devient celle du grand jour, elle le compromet et l'abat.

Il a toutes les faiblesses, aussi toutes les grandeurs sans lendemain, toute l'ambition maladive et toute l'insécurité tour à tour inquiétante et excitante, toutes les jalousies, le goût de l'espionnage, de la délation, de l'anonymat, les haines morbides des forts qu'on a au départ persuadés de leur faiblesse et il a leurs insidieuses phobies persécutantes. S'il trahit, c'est pour se défendre et s'accroître. Dans la genèse de cet homme étrange, il faut voir sans cesse une tendance à réagir contre des carences de milieu imposé, par des compensations non de force, mais de ruse.

Cet homme infecté par le doute devient un parasite compensateur par carence initiale. A ce titre, il nous apparaît comme un malade de la personnalité.

Arrivé au terme de ce travail, nous ne pouvons qu'en constater la trop évidente imperfection. Si nous avions pu joindre, selon le vœu de Renan, l'érudition du chartiste à la science du médecin, la compétence du biologiste à la pénétration du psychologue, nous eussions certainement évité beaucoup d'erreurs !

Pourtant, nous ne regrettons pas d'avoir vécu durant près de deux années dans l'ombre de ce mystérieux personnage : nous avons assisté aux douloureux froissements de l'adolescent chétif et laid ; à son décalage initial ; aux remarquables efforts de l'obscur professeur de physique ; à son entrée dans la sombre mêlée de la politique ; à ses revirements subits, à ses déconcertantes volte-face ; nous l'avons vu tempérer de mesures clémentes des actes d'une réelle cruauté ; de gestes généreux et parfois charitables, un égoïsme qui tenait à sa nature intime ; nous avons admiré son merveilleux talent dans la création de ce ministère de la police générale, dont les solides assises bravant le temps, subsistent encore aujourd'hui ; nous avons entendu sa plainte amère, quand, après avoir été comblé d'honneurs et de richesses, après avoir été le maître incontesté de la France entière, victime à son tour de l'ingratitude, il fut rejeté hors des frontières de ce pays ; si nous l'avons suivi jusqu'en territoire étranger, c'est pour assister à ses derniers moments et recueillir sa dernière parole : ultime écho de ses soucis paternels.

M. Madelin nous dit que Fouché mourut à Trieste d'une « maladie de poitrine », et précise par la suite qu'il s'agissait de pleurésie.

A rapprocher de cette maladie qui l'emporta ce que nous savons de sa débilité physique, de son aversion pour l'effort et les exercices du corps, de cette jeunesse arrachée à la vie agitée et turbulente pour la consacrer à la toute-puissance

du rêve, de sa descendance rudement frappée, peut-être pourrait-on évoquer l'idée subtile d'une bacillose occulte, traînante, ayant fini un jour par se fixer ?

Comme nous n'avons pu recueillir de renseignements plus précis, nous nous garderons bien d'apporter un diagnostic rétrospectif, fondé sur des hypothèses ou bâti sur des présomptions.

Dans quelle mesure cette tare organique aurait-elle pu influencer sur le psychisme de Fouché, l'orienter et le modifier, c'est assez difficile à déterminer. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il n'eut jamais l'allure volontairement déprimée, cet aspect à la fois fantasque et flou fait de dégoût de la vie et de débordements de la sensibilité; cette absence de sens pratique, ce mépris de l'action, cette ignorance des réalités, en un mot cette existence toute intérieure qui caractérisera romantiques et pré-romantiques. S'il eut une vie intérieure intensément riche, elle fut faite de réflexion, de raisonnement, de critique, non de sensiblerie, « d'espérance trompée, d'amour et de passion ».

Cet homme positif était attaché aux règles qui régissent l'esprit, comme le physicien aux lois qui gouvernent les choses.

Avec les liens de la famille, ce furent là ses seules chaînes. Par contre, qu'il ait été un modèle de fidélité politique ? nous laissons à ceux qui, comme lui, se sont jetés dans le tourbillon de la vie publique le soin de lui jeter la première pierre ? Qu'il soit le type accompli du parfait diplomate, d'autres plus audacieux en convaincront peut-être ces Messieurs de la Carrière.

Nous avons fait effort tout au long de ce travail pour nous tenir sur un plan objectif : d'abord parce que les considérations religieuses et métaphysiques n'avaient point ici leur place; ensuite pour essayer de dépouiller le « politique » qui peut habiter en chacun de nous et qui empêche de juger sainement. Cependant, si, élevant le problème, nous nous permettions une appréciation, ce serait pour opposer le méde-

cin à l'historien : vu sous l'angle de l'histoire, Fouché est un criminel, nul ne saurait le contester, en dépit des services nombreux qu'il rendit au pays; mais au regard de la pathologie mentale, peut-être a-t-il droit à quelques circonstances atténuantes. .

Et si l'historien a le devoir de requérir contre Fouché, le psychologue et le médecin ont le droit, eux, de prononcer un plaidoyer.

CONCLUSIONS

Au cours de cette étude rétrospective, faite dans un esprit clinique, nous avons pu noter chez Fouché :

I. — Une constitution que les cliniciens actuels, à la lumière des acquisitions récentes de la physiologie, seraient tentés d'appeler : constitution vagotonique.

II. — Une dysharmonie dans la répartition des aptitudes, un déséquilibre dans les proportions des facultés : les facultés intellectuelles prédominant sur l'affectivité, celle-ci étant uniquement tournée vers la famille.

III. — Une anesthésie du sens moral, appliquée aux affaires de l'Etat et une tendance vers l'égoïsme exclusif.

IV. — Une inaptitude à s'intégrer au milieu qui lui est imposé, qui en fait un « alternatif » ; et une sous-estimation de sa force latente, car cet homme est infecté par le doute.

V. — Notons, en dernier lieu, s'il commit des actes regrettables et souvent inexcusables, que Fouché reste le créateur de cette formidable machine et de ce merveilleux mouvement d'horlogerie qu'est le ministère de la police générale.

VU, POUR LE DOYEN :

L'Assesseur,

J. GUYOT.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

J. SABRAZES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Bordeaux, le 12 décembre 1933.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRANTÈS (Duchesse d'). — Mémoires. Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire. Paris, Garnier.
- AULARD. — Annales historiques de la Révolution française. Mellotte, Paris, 1874-1932.
- BARDOUX. — Madame de Custine, suivi des lettres de Fouché. Paris, 1888.
- BARRAS. — Mémoires publiés par G. Duruy. Paris, Hachette, 1895.
- BEAUCHAMP (A. de). — Mémoires de J. Fouché, duc d'Otrante. 2 vol., in-8°, Paris, 1824 et 1825, 2^e éd.
- BOURRIENNE. — Mémoires sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration. Notes de D. Lacroix, Paris, Garnier.
- BRÉBISSE (J. de). — Fouché, duc d'Otrante, républicain, impérialiste, royaliste (1759-1820). Etude sur sa vie politique. In-8°, 1906.
- BROGLIE (Duc de). — Mémoires du Prince de Talleyrand. Calmann-Lévy, 1891.
- CHATEAUBRIAND. — Mémoires d'outre-tombe.
- CHATENAY (Mme de). — Mémoires, publiés par A. Roserot. — Plon, 1896.
- CABANÈS (Dr). — L'histoire éclairée par la clinique.
— La névrose révolutionnaire. Paris, Société française d'imprimerie et librairie, 1906.
- DELMAS et BOLL. — La personnalité humaine. Paris, Flammarion, 3^e.
- DELMAS (A.). — Le rôle et l'importance des constitutions en psychopathologie. Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française, 1932, Paris, Masson.

- DIDE. — Psychiatrie du médecin praticien. 1922.
- DESPATYS (Baron). — Un ami de Fouché : D'après les mémoires de Gaillard, in-8°, 1911.
- FOUCHÉ (J.). — Mémoires de Fouché, ministre de Napoléon. Introduction et notes de MM. Vitrac et Galopin, 1907, Moderne Collection historique.
- Mémoires de la vie publique de M. Fouché, duc d'Otrante, contenant sa correspondance avec Napoléon, Murat, le comte d'Artois, le duc de Wellington, le prince Blücher, S. M. Louis XVIII, le comte de Blacas, etc. 1809.
- Le Duc d'Otrante. Mémoires écrits à Lintz. Janv. 1820.
- FORGUES. — Le dossier secret de Fouché (juill.-sept. 1815). Flammarion, 1908.
- GUILLAUME. — Le sympathique et les systèmes associés. Masson, 1921.
- HOEFER (Dr). — Nouvelle biographie universelle. Firmin-Didot, 1855.
- LACOUR-GAYET (G.). — Talleyrand, 1754-1830. Paris, Payot, 1928.
- LACROIX (D.). — Savary, duc de Rovigo. Mémoires. Garnier frères, 1900.
- MADELIN (L.). — J. Fouché (1759-1820). Plon, 1901.
- MAHULL. — Annuaire nécrologique. Année 1820, Beaudouin frères, Paris.
- MICHELET (J.). — La révolution française.
- MARTEL (Comte de). — Types révolutionnaires. Etude sur Fouché : Flammarion, 1878.
- PINGAUD (L.). — Fouché et Napoléon. *Revue des Deux-Mondes*, 15 nov. 1901.
- PRIMBAULT (H.). — Fouché et Bernadotte, les parfaits jacobins. Flammarion, 1902.
- PROUDHON (J. P.). — Commentaires sur les mémoires de Fouché suivis d'un parallèle entre Napoléon et Wellington. Manuscrit publié sous la direction de C. Rochel, Flammarion, 1900.
- RABBE. — Biographie universelle et portrait des contemporains. Paris, Levraut, 1834.

RÉGIS (E.). — Précis de psychiatrie. Paris (Doin).

ROLLAND (Romain). — Théâtre de la Révolution : Les loups, Albin Michel; Danton, Hachette, 1909; 14 juillet, Ollendorff.

Sept mois de la vie de Fouché de Nantes (1793-1794). Paris, 1816.

SARDOU (V.). — Madame Sans-Gêne.

Illustration théâtrale, Paris, 1907.

Vie de Fouché depuis son entrée à la Convention jusqu'à sa mort.
Paris, 1821.

ZWEIG (Stephan). — J. Fouché. Grasset, 1931.

